



© Jacques Valat

MIGUEL AZNAR

1920, Oto (Espagne) – 2011, Tarbes

Républicain espagnol, déporté à Mauthausen

« Le 13 février 1939 je suis revenu en France par les Pyrénées Orientales, comme beaucoup. Nous pensions revenir en Espagne par Valence en bateau, mais ils ne sont jamais venus nous chercher. Nous avons été placés dans des camps d'accueil, à même le sable (Argelès-sur-Mer, St Cyprien, Barcarès), pas de baraquements car rien n'avait été prévu. Moi je suis parti du camp d'Agde, St Cyprien et Barcarès ; des centaines et des centaines d'Espagnols se sont engagés dans la légion étrangère et sont partis au Maroc. Après, d'autres sont partis en « bataillon de marche » et envoyés là où l'armée en avait besoin. Moi j'ai signé un contrat de chasseur alpin, dans les Alpes, j'ai élargi les routes. Puis je suis parti sur la ligne Maginot avec beaucoup de neige, pour la construction de fortification, blockhaus, tranchées très profondes.

Quand il y a eu l'avance des Allemands, les prisonniers sont partis pendant trois jours pour arriver à la frontière suisse. Les Espagnols ont été chassés de Suisse vers la France. Par petits groupes, ils sont partis vers Lyon qu'ils pensaient en zone libre. Dans un petit village, ils ont été pris par les Allemands et transférés à Bell (frontière suisse) et enfermés dans une chambre noire. Puis transférés à Belfort dans une caserne où en temps normal il y avait 1500 soldats, nous nous étions 13 000 à 14 000 !

J'ai été transféré en Allemagne en tant que prisonnier de guerre Stalag 11 pendant un an et demi car j'étais soi-disant trop jeune. Puis dans des wagons de 80 à 85 personnes, ils sont partis trois jours et trois nuits pour le camp de Mauthausen. Les SS et les chiens loups nous ont fait descendre à coups de matraque, nous obligeant à monter une côte sous les coups, les cris résonnent encore dans ma tête (3 km environ de la gare au camp).

À un endroit nous avons vu un groupe qui travaillait sur la route, habillé en rayé, nous nous demandions ce qui se passait ici. Puis j'ai entendu quelqu'un m'appeler par mon nom, me disant de vider mes poches car en arrivant là-haut ils nous enlèveraient tout. Je ne l'avais pas reconnu car il était très maigre, il était parti huit mois avant moi du même stalag. Personne ne peut s'imaginer comment était l'arrivée au camp ! On rentrait cinq par cinq. En étant toujours déshabillé, puis il y avait la douche, le rasage et la désinfection. Ils récupéraient tout, l'or, les objets personnels.

On nous disait « vous êtes rentrés par l'entrée et vous sortirez par la cheminée ». Là il fallait donner l'adresse de notre famille car ils nous disaient qu'ils enverraient nos cendres à notre famille. On nous attribuait un numéro [de matricule] et on nous envoyait en quarantaine. Nous étions tous parqués dans le même baraquement où toutes les nuits nous entendions les bruits des fusillés. Vingt, trente jours de quarantaine... Et quand ils avaient besoin de main d'œuvre, ils venaient en chercher quelques-uns. La nuit, pour nous martyriser, pour nous enlever toute personnalité, ils nous faisaient lever et faire de la gymnastique pour nous mettre en condition avec une demie ration à manger par jour, après on nous affectait dans les blocs, nous n'avions même pas tout le privilège de claquetter avec des semelles en bois. Ils nous faisaient vider les poubelles du camp pieds nus dans la neige. Le matin on allait se laver, il fallait sortir sans la chemise et montrer qu'on s'était lavé, si on ne le faisait pas, on était battu. Lorsqu'on partait pour les kommandos (travaux), on était un certain nombre et il fallait revenir au même nombre, donc nous devions ramener nos camarades morts sur nos épaules. Il fallait des heures et des heures pour compter tout le monde. Et quand il y en avait un qui tombait, il fallait le remettre debout au garde-à-vous et les Allemands recommençaient à compter depuis le début. »